

# Prologue

## Un débat à ouvrir

Oui, un débat à ouvrir, car celui-ci n'a pas vraiment commencé. Ou du moins il n'a été ouvert que timidement et dans les coins.

On a beaucoup parlé du dernier concile. J'irais même jusqu'à dire qu'on en a trop parlé. Or cela n'a pas été (ou du moins pas toujours, ni principalement) en un sens juste.

Jusqu'à aujourd'hui, on s'est surtout préoccupé de le célébrer de façon grandiose et ininterrompue. Cela va des apologies au sein des plus humbles paroisses jusqu'à ces cérémonies grandiloquentes qui se déroulent dans les chaires universitaires, par les congrès, les commémorations, les tables rondes, sans oublier les publications aussi prestigieuses que multipliées. Outre les initiateurs, s'y joint évidemment la foule immense des imitateurs et des suiveurs, de ceux qui cherchent le sens du vent et de l'histoire.

De plus, le Saint-Siège et l'épiscopat catholique ne se sont jamais lassés de faire référence aux documents conciliaires, aussi bien dans des circonstances de grande importance que dans la vie quotidienne de l'Église, avec une insistance telle qu'elle légitime l'impression (voire le soupçon) d'une obsession malsaine. « Appliquer le Concile » est devenu comme le mot d'ordre de toute la vie ecclésiale.

À certains moments, il a vraiment semblé que tout débutait avec Vatican II, que les vingt siècles de l'histoire précédente de

l'Église pouvaient être biffés d'un trait de plume. Cependant, puisqu'il est impossible de faire disparaître les monuments incontestables de cette histoire bimillénaire, on tolère par-ci par-là quelque citation rapide du Magistère antérieur, comme si cela suffisait pour en reconnaître l'actualité pérenne dans l'Église.

Mais, et ceci de façon parfaitement intentionnelle, ces rares références au passé ne mettent presque jamais en lumière l'enracinement de Vatican II dans le Magistère précédent. Je signale une exception louable dans les essais de Mgr Agostino Marchetto, *Chiesa e Papato nella storia e nel diritto. 25 anni di studi critici*, Libreria Editrice Vaticana, 2002, et, surtout *Il Concilio Ecumenico Vaticano II. Contrappunto per la sua storia*, Libreria Editrice Vaticana, 2005.

Il s'agit là, malheureusement, d'une exception rare, en particulier parce que cette volonté de rapprocher Vatican II du Magistère précédent ne se retrouve guère dans les quelques études qui, dans le même esprit mais avec des inflexions différentes, avaient précédemment abordé la question du Concile et de ses conséquences. Je fais référence, notamment, à *Gethsemani* (Rome, 1980), du cardinal Giuseppe Siri, à *Iota unum* (Naples, 1985), de Romano Amerio, ou encore aux écrits du théologien et philologue Johannes Dörmann, bien que ceux-ci concernent plus Jean-Paul II que le dernier concile œcuménique.

En réalité, c'est avec une superficialité stupéfiante qu'on a tendu sur le Magistère antérieur un voile, voire un drap funèbre, empêchant l'observateur de faire le point sur le passé, et dans le passé, sur la Tradition, qui est partie constitutive de l'Église et qui est l'axe porteur du christianisme. Il y avait, il ne devait même y avoir que le concile œcuménique Vatican II.

Cette façon de le considérer (même si elle n'était pas formellement explicitée) enlevait de l'horizon tout autre point de référence. Cette conclusion ne fut pourtant pas (je voudrais

dire : *bien évidemment*, mais je me limite à un *du moins en paroles* et peut-être à un *aussi dans les intentions*) celle du *Congrès international pour l'application du Concile œcuménique Vatican II*, qui se déroula au Vatican au début de l'année 2000 et considéra comme « décidément fallacieuse » l'idée que le Concile voudrait rompre les liens avec le passé au lieu de se placer dans la ligne de la foi de toujours. Néanmoins, même dans ce cas, on n'alla pas plus loin qu'une déclamation purement rhétorique.

L'*intelligentsia* catholique a donné et donne encore crédit à cette célébration ininterrompue du Concile. Les universités catholiques, la presse confessionnelle, les publications officielles, les initiatives les plus variées, en somme tout le monde catholique dans sa complexité alimente une célébration sans trêve et sans fin de Vatican II. Il en est sorti une *vulgate* interprétative qui, dépourvue bien souvent de recul critique, a donné le *la* à l'interprétation courante.

Qu'on ne se laisse pas duper par l'appareil impressionnant qui orne l'*Histoire du concile Vatican II* de Giuseppe Alberigo (Cerf, 1997-2005, cinq volumes) : il s'agit là d'une construction monumentale, en effet, qui n'est pas dépourvue des indispensables références aux sources, mais qui n'a pour but que d'étayer une seule idée : le *Concile-événement*, pour dépasser le conflit entre l'Église préconciliaire et la modernité. C'est-à-dire que la culture moderne, dans toutes ses dimensions, entre désormais à pleins flots dans l'Église catholique, dont la modernisation commence avec Vatican II. Et même, peut-on risquer, avec Vatican II débute une nouvelle Église.

La machine à célébration à laquelle je faisais allusion plus haut a laissé partout sa marque, spécialement à l'occasion de certaines commémorations : pour le dixième anniversaire du Concile, pour son vingt-cinquième anniversaire, pour les anniversaires des différents documents conciliaires, et en d'autres circonstances reliées par des liens particuliers avec « l'événement » de 1962-1965. En réalité, chaque occasion a été bonne

pour dire et répéter sur tous les tons et dans toutes les langues qu'il s'est agi d'un concile qui n'est comparable à aucun autre, unique de par son originalité, son ampleur et l'efficacité de sa réforme ecclésiastique, par les thèmes traités, par le nombre considérable (2540) des Pères conciliaires, par le signe laissé par son passage, par l'incidence de son message sur le monde et sur son époque.

Voici presque cinquante ans que tout ceci se répète, à des cadences toujours plus rapprochées et à tous les niveaux. Le fait d'être désormais habitué à le dire et à l'entendre explique le manque de *pathos* qui désormais entoure le souvenir de Vatican II. Le sens péjoratif avec lequel beaucoup emploient ce terme indique que le fait d'en parler est devenu un *rite*. Et celui qui en parle donne souvent la nette impression de réciter un rôle appris par cœur.

Le rite, dans le sens que nous venons de mentionner, s'achève toujours par l'encensement convenu, mais ordinairement grandiose. Ce qui domine, ce n'est pas le désir de comprendre pour faire comprendre, par une approche critique et analytique des textes, mais c'est le *refrain* désormais monotone de la fidélité au Concile, de la nécessité de son enseignement, de l'engagement pour son application, du bien-fondé de la mise en pratique de ses réformes.

Parfois même, on ne se préoccupe plus de spécifier qu'il s'agit de Vatican II : c'est le Concile par excellence, par antonomase. Et l'encensement trouve ici sa justification.

Je comprends le lecteur qui a du mal à trouver un lien entre Vatican II et l'encensement. L'encensement fait partie du cérémonial liturgique et ne semble pas pouvoir concerner, du moins directement, l'*aula* conciliaire, même si en cette *aula* il s'est brûlé beaucoup d'encens lors des liturgies qui en précédaient ou en concluaient les travaux. Néanmoins, ce n'était pas le Concile qu'on encensait, mais bien l'autel, le lectionnaire et Celui au nom duquel le Concile se célébrait.

Si donc je parle d'encensement à propos du concile Vatican II, je donne au mot un sens métaphorique. Je transfère par analogie et j'applique au concile Vatican II un sens qui concerne proprement le fait liturgique et ne revient qu'à ce dernier. J'accomplis, en somme, un transfert de sens, par un procédé extensif et analogique : en allant du rite liturgique, auquel ce sens appartient, au concile Vatican II qui, lui, n'est nullement un rite.

Et tout comme dans le rite liturgique les personnes (le célébrant, les assistants, le peuple de Dieu) et les choses (l'autel, le calice, les offrandes) sont encensées à cause de la dignité qu'elles revêtent et de la fonction qu'elles accomplissent, ainsi le concile Vatican II est encensé à cause de l'importance qui lui est reconnue et de la portée de ses décisions.

Je n'entends pas parler d'un encensement adulateur, même si je ne peux l'exclure complètement chez certains thuriféraires, dont les intentions sont sans doute pures, mais pas toujours désintéressées. Le progrès d'une carrière ecclésiastique ne vaut-il pas quelques coups d'encensoir?

Une autre expression me vient à l'esprit. Tous les jours, en dehors des milieux ecclésiastiques, on constate l'emploi, non seulement analogique mais aussi péjoratif, de termes appartenant au vocabulaire sacré. Outre « rite », on emploie souvent le mot voisin « liturgie » (ou encore « litanie »).

C'est un usage, parfois gratuit, parfois ironique, justifié par la répétition. La répétition, en effet, sonne désormais comme un refrain : tout comme la référence réitérée à Vatican II est répétitive, ainsi le fait d'en célébrer acritiquement les mérites, d'en affirmer exagérément l'importance, d'en déclarer l'excellence incomparable par rapport à tout autre concile, d'en faire un livre de recettes pour résoudre les problèmes de tous ordres et de tous types.